

Rien à dire

Igor Chirat

En ouvrant le volet ce matin, le ciel était sombre, traversé de nuages chargés. Juste au-dessus de ma tête, le halo de la lune apparut un instant. Sa lumière blanchâtre se diffusait au travers des nappes de brumes légères puis disparut entièrement, engloutie, avalée par la couche épaisse et sombre des nuages. Alors, le ciel n'offrait que des variations de noirs glissant les uns sur les autres avec les rafales de vent. Noir sur noir. Le ciel déposé sur le paysage, mon pays, terre et ciel mélangés dans l'obscurité. Bientôt, je la fendrai par une route invisible pour rejoindre le collègue.

Moi, les copains, tous dans le bus.

En fait, non.

En fait, je comprends pas.

Moi, ici, j'ai rien à dire. Rien à y faire.

La directrice me mitraille du regard, de questions, de son corps qui avance, qui recule, qui avance encore, de questions, d'une fausse

douceur, de menaces. Elle flippe la directrice, elle flippe à mort, ça j'en suis sûr. Je sais pas trop comment je sais ça mais je le sais. Peut-être la voix qui monte dans les aigus et le mouvement de son corps qui avance, recule et avance encore comme pour me bouffer. C'est ça, elle va me bouffer, c'est évident, c'est une lionne, bouche ouverte, crocs en avant, nez retroussé, elle sent. Elle cherche d'où suintent les failles, par où elle va attaquer, elle cherche ma faiblesse, le bon endroit où planter les crocs, là où je serai bien pris, coincé, qu'elle aura plus qu'à tirer, un bon coup de gueule et tout viendra à elle, mon corps, mes mots, mon histoire. Elle se nourrit de ça, je le comprends aujourd'hui, assis à la même table qu'elle, dans son bureau, elle se nourrit de l'intimité des autres.

Je n'ai rien à dire.

On crève de chaud dans ce bureau.

Pour l'instant, elle n'a pas trouvé. Elle tourne, elle rôde, elle guette l'instant où je pourrai flancher, elle me connaît trop bien, elle sait que je suis un faible, c'est mon défaut, elle multiplie les coups avec ses questions, ses insinuations, ses menaces et sa voix aigüe.

Je ne te fais pas venir ici par hasard. Tu ne viens pas souvent dans mon bureau. Je sais que tu as quelque chose à dire.

Elle perd son temps. Je suis faible mais pas là, pas face à elle, pas face à son corps qui avance, recule et avance encore comme pour me

dévoré. Là, je me tais. Là, je ne dirai rien. Je n'ai rien à dire parce qu'il n'y a rien à dire, c'est tout.

Non, je n'ai rien à dire.

Manque d'air.

L'autre, c'est différent. Il est là à l'autre bout de la table avec son cahier ouvert et son stylo prêt à démarrer au moindre mot. Il attend. Il attend et il ne dit rien, me regarde sans arrêt et se tait. C'est facile pour lui, on ne lui demande rien. Il s'accroche à son stylo comme un vautour à son rocher et il attend que les mots sortent de ma bouche pour se jeter dessus et les coller dans son cahier ouvert. Mes mots morts, il les enserme, les déchiquète, les déguste ; raison de plus pour me taire. Tous mes mots, tous serrés entre les lignes, qu'est-ce qu'il en fera après ? Qu'est-ce qu'ils deviendront ensuite mes mots ? Distribuer à la volée aux copains dans la cour comme des tracts pour le prochain loto des chasseurs ? Ta gueule l'autre ! Même si tu ne parles pas ! Ta gueule avec les mots que tu me voles, que tu veux en faire quelque chose sans me dire quoi. On ne dit pas ça à un vautour : ta gueule ! Ça pourrait l'énerver. On le pense très fort.

De toute façon, dit rien.

Moi non plus.

Une lionne, un vautour, moi au milieu.

Pas de savane.

Un bureau. Quatre chaises autour, une vide et trois contre la table.
Un corps qui avance, recule et avance encore. Un autre qui me regarde sans arrêt et qui attend.
Moi au milieu.

Manque d'air et crève de chaud.

Tu es blanc comme un linge... Allez raconte-nous ce qu'il s'est passé.

La lionne, elle lâchera pas.

Ça se voit avec son corps qui avance : elle ne lâchera pas.

Alors je lui en dis un peu.

Comme avec Bagheera, ma chatte tigrée. Quand elle n'arrête pas de se frotter contre mes jambes en miaulant : un bol de croquettes et la paix. Je vais lui servir un bol de croquettes à la lionne et pendant qu'elle les bouffera, on ouvrira la porte de la cage, et hop ! je filerai.

C'est juste que Hugo m'a insulté. Après, on s'est expliqué et maintenant ça va mieux.

Le vautour note. Tout le monde semble soulagé, la lionne, le vautour. C'est fini. Je vais pouvoir retourner avec les autres dans la classe. On n'en parle plus. Je me tais, pas besoin d'en rajouter, on s'est expliqué et maintenant ça va mieux. Le reste, on n'a pas besoin d'en parler.

Le reste, c'était mardi soir en rentrant du foot, non, c'était mercredi après-midi. Hugo n'arrêtait pas de dire qu'on était nuls ; alors avec Rémi, on a décidé de ne plus lui parler. Enfin, on s'est dit qu'on ne parlait plus à Hugo et après ça l'a énervé et il a dit qu'il était le meilleur au foot. Enfin, je sais plus l'ordre mais après Hugo insultait tout le monde sur Snap, il nous a traités de cassos...

Qu'est-ce qu'il a dit comme insulte ? Je sais plus.

Lionne, tu me fais peur avec tes babines pendantes, avec tes yeux injectés de sang, mais je ne parlerai pas. Tu entends. Je ne parlerai pas et je veux retourner en classe avec les autres. Maintenant. Pour pas qu'ils s'imaginent des trucs. Qu'est-ce qu'il a dit comme insulte, on s'en fout. Des insultes j'en entends depuis des années. C'est comme ça. Je préfère ça que ne plus avoir de potes. T'entends. Je veux qu'Hugo soit mon meilleur pote. Hugo c'est un mec qu'a des couilles, qu'a du fric, qu'est populaire. Il sera mon meilleur pote.

Et après ?

Cette nuit, avant que le réveil sonne, j'étais avec mon oncle au marché pour vendre ses fromages de chèvres. Le marché était terminé et nous rangions la marchandise et le matériel dans le fourgon. Mon oncle me montrait les gestes : emballer et nouer les barres entre elles, les glisser dans un sac de toile, déposer avec

délicatesse les fromages dans les glacières, un papier pour les séparer et tout ramener dans la caisse du véhicule.

Je l'aidais et tout ce que je faisais foirait : j'oubliais de serrer une cordelette, de rabattre le tissu correctement, les sacs de toile glissaient sous mes bras, la glacière arrivait entrouverte au Berlingot, et je ne réussissais pas à la caler dans son espace de rangement simplement parce que je ne la présentais pas dans le bon sens.

À chacune de mes erreurs, mon oncle avait le regard plus noir, le visage plus dur, jusqu'à éclater dans une colère froide quand la glacière bascula légèrement sur le côté.

C'est là que le réveil sonna.

Je ne suis jamais allé au marché avec mon oncle.

Le voutour vient d'arriver au pays, ne connaît rien à nos vies. Chaque soir, on le voit : il plane. Pendant qu'on épand dans les champs, qu'on rentre les vaches pour la traite, pendant qu'on bosse, il arpente les chemins avec ses deux bâtons. On le voit, il le sait pas. Il sait pas la boue qui remonte le long des bottes, l'odeur des bêtes qui nous rentre dans la peau, les vibrations du tracteur qui rongent les muscles et les sous qui manquent toujours alors qu'on bosse du matin au soir, tous les jours de l'année.

Voutour, il sait pas que mardi soir ou peut-être mercredi après-midi ou peut-être les deux, Hugo m'a traité de PD en conversation privée sur Snap ou plutôt qu'il a écrit toi, avec tes manières de filles ou peut-être les deux, je ne sais plus. Mais je m'en fous, je suis pas un

PD, enfin, je crois. Je préfère qu'Hugo soit mon meilleur pote même quand il dit à tout le monde que je suis PD. On ne les compte plus les fois où je l'ai entendu PD, toi ça se voit t'es un PD, ça va le petit PD ?... maintenant je suis habitué. Même ma mère le dit : moi, j'ai une deuxième fille à la maison, tout ça parce que je l'aide pour l'aspirateur et la cuisine. Je préfère rester à la maison avec ma mère qu'aller au bâtiment avec mon père qu'a jamais rien à dire qu'hurler contre les bêtes et râler contre les écolos qu'empêchent de faire notre travail... Je préfère rester à la maison et discuter sur Snap avec les potes que bosser à la ferme. J'ai pas assez de couilles pour ça. C'est sûrement ce que pense mon père.

J'en sais rien, il parle pas.

Vautour, il sait pas qu'on est tous allé à Mende avec la bande. Au MacDo et puis faire du shopping, ça faisait plaisir aux filles. Et puis, Hugo a dit : moi je traîne pas avec les PD. Ou bien c'est Rémi qui l'a dit. Ou Mélissa. Je sais plus. Ils me regardaient quand ils disaient ça. Oui, c'est ça, ils ont dit : on traîne pas avec les PD. Il y en a un qui l'a dit. Ou plusieurs. Ou d'abord un et puis un autre ou plusieurs autres. Je sais plus. Enfin, il y en a pas qu'ont dit le contraire. Ils ont pas traîné avec un PD. Ça doit être moi le PD. Ils m'ont laissé tout seul. Je me souviens, dans les rues de Mende, tout seul. Mais ça a pas duré longtemps, peut-être vingt minutes. Ou quarante. Je sais plus. Et après, on est tous rentré parce que des parents sont venus nous chercher. Dans la voiture, tout le monde rigolait, tout était redevenu comme avant. Tout le monde était pote avec tout le monde. Moi, j'étais content : je veux rester copain avec eux.

Et qu'Hugo soit mon meilleur pote.

Vautour sait pas. Peut pas savoir ça, la vie qu'on a au pays : il lit.

Lionne non plus sait pas.

Personne sait. Sauf Léa.

Bon, je vois que tu ne veux rien dire. Alors, montre-moi ton cou s'il te plaît.

Chienne de lionne !

Salive passe pas. Sueurs. Trop chaud dans ce bureau.

Lionne se tait. Vautour se tait. Moi se tait. Envie de pleurer.

Pleure.

Une lionne ne lâche jamais sa proie. Elle repère toujours le plus vulnérable dans le troupeau, elle l'accule dans une impasse, elle fait monter le stress, la tension et quand le regard de la proie s'embrouille, ses forces vacillent, son corps s'affaisse, elle lance l'estocade.

Montre-moi ton cou sinon je serai obligée d'appeler le médecin scolaire pour qu'il t'ausculte.

Je suis le plus vulnérable. Je l'ai toujours été. Lionne le sait.

Je tourne la tête. Je baisse mon col. Une ligne sombre, nette, gris violacée.

Elle me trahit.

Comme Hugo.

Quand il dit à Rémi de ne pas me parler, qu'on peut pas être ami avec un PD qui, en plus, est nul au foot. Comme Hugo quand il ne veut pas être mon meilleur pote.

Raconte-nous. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

J'ai essayé de me pendre.

J'ai attrapé un escabeau et j'ai pris une corde. Dans le bâtiment de mon père, autour d'une poutre. Avec une sangle. Je suis monté sur l'escabeau. Après, j'ai descendu une marche. Ça a serré. J'ai remonté la marche. J'ai enlevé la sangle d'autour du cou.

Mais maintenant, c'est fini. Je n'ai plus envie de me pendre.

Rien d'autre à dire. Déjà trop dit.

Lionne, tu n'es pas encore rassasiée ? Alors sache que je n'ai pas perdu connaissance, juste un peu la tête qui tourne, que j'ai tout raconté à ma mère qui m'a engueulé et que j'ai promis de ne pas recommencer.

Vautour, sache qu'au pays, dans tous les bâtiments, il y a des poutres et une sangle qui traîne dans un coin. Qu'on est nombreux, ceux qui

se passent la sangle au cou et à descendre une marche de l'escabeau.
La plupart, ils ne la remontent pas.

Moi, j'ai pas eu les couilles.

Comme d'habitude.

Qu'est-ce que tu souhaites qu'on fasse ? Rien.

*On ne peut pas ne rien faire. Si. On ne fait rien, je veux rester ami
avec tout le monde.*

Et pas besoin d'en parler aux autres, à la classe.

De toute façon, ils savent déjà. Surtout Léa. Elle sait tout Léa. Même
ce que je souhaite pour mon enterrement : elle lira un poème et elle
empêchera Hugo de dire un mot.

Cette nuit, grand vent, il venait du nord. On le craint au pays. Il
transperce les vêtements et pénètre nos chairs. Il habille les barbelés
et les tiges d'herbes jaunies d'une couverture de glace. Il fige la terre
et rigidifie les flaques qui se brisent comme du verre quand on les
écrase. Il tétanise les bêtes incapables de s'enfouir par elles-mêmes.
Il couvre les vitres d'un givre aux formes géométriques qui brillent au
moindre rayon de soleil.

Le vent de cette nuit s'est infiltré dans ma chambre, a sifflé dans les combles. Ses rafales ont dénudé les branches du chêne.

Cette nuit, le vent du nord a balayé tout le léger qui traînait dehors : la neige s'est entassée dans les chemins, formant des plaques dures, impénétrables. Dans les prés, elle s'est glissée entre les touffes d'herbes et dans les champs récemment labourés, une alternance de lignes s'est dessinée : crêtes marron et creux blanc.

Cette nuit, neige et vent ont façonné un paysage neuf, renové.

Seule la route légèrement surélevée est restée noire. Tout à l'heure, le bus l'empruntera.

Il nous conduira, moi et les copains, au collège.

L'auteur

Vit et travaille dans le sud de l'Auvergne.

Marche et lit. Écrit aussi. Se perd parfois.

Cherche le souffle juste, celui nécessaire pour arpenter les terres volcaniques, celui qui ouvre des silences entre les mots.

S'intéresse aux voix, à leur tessiture, et tente d'entendre la sienne.

Accompagne d'autres dans leur processus d'écriture au sein de

Tisseurs de Mots : <https://www.tisseursdemots.org/>

Plusieurs textes poétiques publiés, en revues principalement.

Malgré tout, toujours les doutes.